

Jan Kobow

SCHUBERT

Schwanengesang

JAN KOBOW ténor | tenor

Kristian Bezuidenhout
pianoforte | fortepiano

Schwanengesang

JAN KOBOW ténor | tenor

Kristian Bezuidenhout
pianoforte | fortepiano

FRANZ SCHUBERT (1797-1828)

Schwanengesang, D. 957

1	<i>Liebesbotschaft</i>	2:50
2	<i>Kriegers Ahnung</i>	5:17
3	<i>Frühlingssehnsucht</i>	3:23
4	<i>Ständchen</i>	3:56
5	<i>Aufenthalt</i>	2:54
6	<i>In der Ferne</i>	6:05
7	<i>Abschied</i>	4:44
8	<i>Das Fischermädchen</i>	2:04
9	<i>Am Meer</i>	3:55
10	<i>Die Stadt</i>	3:15
11	<i>Der Doppelgänger</i>	4:02
12	<i>Ihr Bild</i>	2:23
13	<i>Der Atlas</i>	2:11
14	<i>Die Taubenpost, D. 965b</i>	3:54

FELIX MENDELSSOHN (1809-1847)

Six Lieder sur des textes de Heinrich Heine

15	<i>Reiselied</i>	2:50
16	<i>Morgengruß</i>	2:27
17	<i>Allnächtlich im Traume seh ich dich</i>	1:28
18	<i>Auf Flügeln des Gesanges</i>	3:17
19	<i>Gruß</i>	1:38
20	<i>Neue Liebe</i>	1:55

Il est des phénomènes sociaux dont on néglige l'influence tant elle paraît superficielle à la postérité. Ainsi, les ultimes mélodies que Schubert a consignées ne sont-elles venues à notre connaissance que par la mode alors si récente et fort populaire des recueils de mélodies, ou parfois aussi de cycles. Conscient de la ferveur du public — et des éditeurs ! — envers cette nouvelle manière de présenter les lieder, Schubert a donc clairement eu en tête de réunir les sept textes de Rellstab, comme les six poèmes de Heine en collections qu'il pensait soumettre aux éditeurs afin de remédier rapidement à sa piètre situation financière. On tient même un autographe d'août 1828 qui soutient cette thèse.

Que la mort l'ait empêché de mener à bien ce projet est une autre histoire ; que son ami et éditeur Haslinger, à qui il vient tout juste de remettre les corrections du second cahier de *Voyage d'hiver* (D. 911), les publie dans l'ordre indiqué par Schubert tient donc de la fidélité la plus sincère. Si ces deux « projets » sont nettement plus courts que les deux précédentes réussites de Schubert dans le genre (*La belle meunière* et *Voyage d'hiver*), c'est pour parer à la critique viennoise qui lui reproche acerbement de « faire trop long ».

La seule petite entorse à la rigueur musicologique de l'éditeur réside en l'adjonction d'un quatorzième et dernier lied, *Die Taubenpost* (*Le pigeon voyageur*). Ici cependant, le choix de Haslinger ne saurait susciter nul reproche ; il s'agit bel et bien de la dernière mélodie composée par Schubert (octobre 1828). Si son ton semble détonner avec la terrible

noirceur des textes de Heine qui la précèdent exactement dans l'édition de Haslinger, on ne saurait artistiquement penser, surtout à cette époque, clore un recueil de manière aussi violente qu'avec l'horreur du *Doppelgänger* (*Le double*) qui vient tout juste de résonner. De plus, l'image poétique du texte s'avère très appropriée : le pigeon voyageur s'en va, doucement, sans rien demander, et qui garde à son maître aimé une place dans son cœur fidèle (l'imagerie se transpose aisément dans bien des domaines socio-affectifs).

Le premier cahier (ce qu'on tient pour la première moitié du « cycle ») est constitué de poèmes de Rellstab, des textes que le poète avait offerts à Beethoven. À la mort de ce dernier, son factotum, Anton Schindler, les met entre les mains de Schubert. S'il fallait prouver l'importance de la reconnaissance dont jouit Schubert à cette époque, ce moment où Schubert prend de plus en plus conscience de sa propre valeur, point n'est besoin d'aller chercher plus loin. Le mythe du compositeur ignoré vient de s'effondrer puisqu'on le juge seul digne d'« hériter » des projets beethovéniens. Ainsi, Schubert tente de rendre un véritable et somptueux hommage au feu maître. Quant aux textes de Heine, Schubert les découvre lors d'une soirée de lecture en janvier 1827 chez son ami Schobert. Schubert est non seulement lecteur infatigable, il possède en plus une profonde acuité de compréhension de la poésie — surtout contemporaine — et ces vers nouveaux (ils sont tirés du *Buch der Lieder* de 1824, plus précisément de la troisième partie, *Heimreise*) le saisissent par leur musicalité si neuve et... romantique.

Schubert fait ainsi sa première incursion dans un territoire littéraire que le destin empêchera d'explorer plus avant (Schumann, Brahms, Wolff et Mahler s'en chargeront). Chose certaine, malgré le ton pessimiste de certains poèmes, on ne note aucun affaiblissement des facultés créatrices de Schubert ; orienter leur perception comme pressentiment de la mort à court terme est superfétatoire. Si Schubert se sait malade et presque condamné, il tient toujours à s'affirmer comme la force vive de la musique à Vienne, à le prouver par tous les moyens. Il ne faut donc pas s'étonner de l'immense puissance de ces mélodies ; elles ne sont pas qu'éparses. Au contraire, Schubert poursuit sur sa lancée de vouloir faire neuf dans le genre ; si le temps l'en empêche, Schumann comprendra l'héritage, se l'appropriera et le portera à son apogée.

Avec ce *Chant du cygne*, nous ne sommes absolument pas devant un aboutissement de carrière, mais davantage devant une nouvelle manière de concevoir le lied, où l'on ne fait pas que mettre le mot — et son atmosphère — en musique, mais où le verbe ne trouve son sens *que* lorsque mis en musique, celle-ci s'avérant le révélateur de toute la psyché qui l'entoure. Sous cette perspective, Schubert réussit en quelques minutes ce que Wagner prendra des heures à résoudre avec sa *Tétralogie* ou son *Tristan*.

Il reste toujours l'épineux problème de « l'ordre » dans ce faux cycle. Bien des interprètes se plaisent à varier l'organisation des lieder afin de mieux établir le climat qui leur semble plus approprié — on joue plus à l'intérieur d'une collection ici, pas de remaniement d'un cycle, ce qui justifie tout à fait la démarche, alors qu'on propose souvent un ordre différent de celui de l'édition originale en ce qui concerne les mélodies de la seconde moitié sur les poèmes de Heine. Le ton de chacune des deux parties est donc toujours logiquement respecté.

L'intelligence de l'interprète à vouloir créer un tout avec ces quatorze mélodies relève de l'ordre du primordial. La perception du tout peut donc s'orienter en fonction de ce que le chanteur veut livrer et on peut même oser dire que ce *Chant du cygne* serait une sorte de prototype du « work in progress » si cher au XX^e siècle. Schubert le pressentait-il ? La réponse n'est pas importante ; seul le résultat compte, qui fait que ces collections de mélodies offrent toujours une énigme que musiciens et mélomanes aiment tenter à résoudre, inlassablement, devant l'immense substance qui leur est ainsi offerte.

Mendelssohn, par opposition à Schubert, Schumann, Brahms ou Wolff, n'est pas vraiment reconnu comme un compositeur de lieder. Pourtant, lui un des meilleurs amis de Goethe qui reconnaissait dans l'*Ouverture* au *Songe d'une nuit d'été* comme le digne successeur du Mozart de la *Flûte enchantée* (« la plus belle musique écrite depuis cet opéra »), ne pouvait qu'avoir une solide culture littéraire.

Les mélodies présentées ici montrent bien à quel point Félix était ouvert à tout, notamment à cette nouvelle poésie défendue par Heine. Comme lui, le musicien partage cet attachement à une civilisation européenne, à cette quête d'une nouvelle sensibilité qu'on dit romantique par son appel à la Nature et à l'Ailleurs. Ce curieux aspect du

courant qui se veut étranger au monde se voit amplifié par la judaïté de leurs origines. Si Heine reniera l'Allemagne naissante pour devenir français et, surtout, parisien salon-nard de génie, Mendelssohn restera volontairement germanique.

Ironiquement, les plus belles mélodies de Mendelssohn ne sont pas écrites pour la voix : il s'agit des *Lieder ohne Worte* (Mélodies sans parole) écrite pour piano seul, instrument de prédilection du prodige du clavier qu'il était. Subtil, Mendelssohn en reprend quelques-unes de l'opus 19 et leur ajoute des textes sous le nom d'opus 19a, comme pour montrer les affinités sous-jacentes entre poésie et musique, ce qui le mêle au même cortège que Schubert et Schumann qui ne se sont pas privés eux non plus de « mêler les genres ».

On retrouve ici une sorte de panorama de l'art de Mendelssohn dans ce genre : des mélodies originales, aussi belles que faciles, ainsi que des « reprises » de compositions existantes. Le meilleur exemple des premières se retrouve dans ce qui est probablement la plus populaire de ses mélodies : *Am Flügeln des Gesanges*. Quant à cette propension de Mendelssohn pour trouver des éditeurs (les recueils de mélodies se vendaient bien à l'époque), il n'est pas anodin que ce fils de riche banquier fréquentant une certaine aristocratie ait voulu se faire un nom dans le monde populaire de l'édition de mélodies (Beethoven et Schubert l'ont fait bien avant lui). Schumann le fera aussi (un peu pour la même raison) avec ses publications vocales destinées à l'intimité des salons bourgeois.

En dépit de leurs qualités intrinsèques, ces mélodies, si charmantes qu'elles soient, ne supportent guère la comparaison face aux chefs-d'œuvre. On ne joue pas ici au jeu de la dangereuse roulette de la supériorité, mais il suffira d'écouter le magnifique *Allnächtlich im Traume seh ich dich* et de le comparer à ce que Schumann en a tiré dans son *Dichterliebe*. On comprend là la différence entre l'excellent compositeur de lieder qu'aurait pu devenir Mendelssohn (avec ou sans parole) et le génie qu'avait son contemporain et ami. L'admiration que se portaient les deux artistes empêche de porter des jugements de mérite, simplement de reconnaître une différence qui rend la musique encore plus intéressante.

Posterity has sometimes dismissed as superficial the influence of certain social phenomena. For example, Schubert's ultimate lieder have come down to us thanks only to the then recent and very popular fashion of song collections, and on occasion even cycles. Well aware of the public's (and publishers'!) fervor for this new manner of presenting lieder, Schubert clearly had the intention of collecting the seven Rellstab texts and the six Heine poems into sets he wished to submit to publishers in the hopes of quickly improving his dismal financial situation. There even exists an autograph manuscript from August 1828 to support this theory.

That his death kept him from completing this project is another story; but that his friend and publisher Haslinger—to whom he had just given the corrections to the second book of *Winterreise* (D. 911)—issued them in the order indicated by Schubert, proves his genuine loyalty. If these two "projects" are markedly shorter than his two previous successes in the genre (*Die schöne Müllerin* and *Winterreise*), it was to counter the Viennese critics who chastised him for "being too drawn out."

The publisher's only minor infringement on musical orthodoxy is the addition of the fourteenth and final lied, *Die Taubenpost* (*The Pigeon Post*). Here, however, Haslinger is blameless since this was indeed the last melody composed by Schubert (October 1828). If its mood seems at odds with the

very dark character of Heine's texts that immediately precede it in Haslinger's edition, it is artistically unthinkable, especially in that age, to close a set of songs with such violence as in *Doppelgänger* (*The Ghostly Double*), whose strains have only just died out. What is more, the poetic imagery is most appropriate: the carrier pigeon gently flies away, expecting no reward yet to keep a place in its faithful heart for its beloved master (an apt metaphor easily carried over to areas of personal relationships).

The first book (considered as the first half of the "cycle") comprises poems by Rellstab that the poet had offered to Beethoven. When the latter died, his factotum, Anton Schindler, gave them over to Schubert. If one had to prove the extent of recognition Schubert enjoyed at the time, the moment at which he became increasingly aware of his own worth, no need to look further. The myth of the unrecognized composer thus topples since he was considered as the only worthy "heir" of Beethoven's projects. Schubert endeavored to pay true and splendid homage to the late master. As for the texts of Heine, Schubert discovered them during a literary evening in January 1827 at the home of his friend Schobert. Not only was Schubert an indefatigable reader, he also possessed a deep understanding of poetry—especially contemporary poetry—and this modern verse (taken from the *Buch der Lieder* of 1824, more precisely from its third part, *Heimreise*) struck him by the sheer novelty—and romanticism—of its musicality.

Schubert had ventured for the first time into a literary terrain that destiny was to forbid him to explore further. (Schubert, Brahms, Wolff and Mahler would carry on.) Most certainly, though, despite the pessimistic tone of several poems, there is not a hint of creative decline on Schubert's part; it is misguided to read into them a short-term premonition of his death. If Schubert was well aware of his illness and his almost certain imminent death, he was still very intent on asserting himself as the musical life-blood of Vienna, and to prove it by every means. The great power of these songs comes as no surprise, then, and they must not be viewed merely as disassociated works. On the contrary, Schubert relentlessly pursued his goal of renewing the genre; since time had failed him, it fell upon Schumann to understand this legacy, to make it his own and bring it to its culmination.

Schwanengesang certainly does not represent the conclusion of a career, but rather a new way of conceiving lieder, where it is not the end-all to illustrate in music a word or its atmosphere, but where the text finds its true meaning *only* when put to music—music in effect disclosing all the psyche that envelops it. In this light, Schubert achieves in just a few minutes what Wagner took hours to work out in his *Ring Cycle* or his *Tristan*.

There still remains the sticky problem of the “ordering” of this false cycle. Many performers are keen to vary the organization of the lieder to establish what seems to them the most appropriate emotional climate; in this case, it is more like rearranging a collection than reworking a cycle, which perfectly justifies the approach that often proposes an order of the Heine poems different from the original edition. The mood of each part is thus always logically respected.

The performer’s ability to create a unified whole of these fourteen lieder is of the utmost importance. The perception of this “whole” will depend on what the singer wishes to convey. One might even be tempted to suggest that *Schwanengesang* is a kind of prototype of the “work in progress” so dear to the twentieth century. Was this foresight on the part of Schubert? The answer is of no importance; all that counts is the result, the attainment of which has pushed musicians and music lovers alike in an unremitting quest to solve the puzzle that these songs still pose, in all their glorious and profound substance.

Mendelssohn, as opposed to Schubert, Schumann, Brahms, or Wolff, is not particularly renowned as a composer of lieder. Yet, as one of Goethe’s best friends—the poet saw the Overture to *A Midsummer Night’s Dream* as “the loveliest music written since Mozart’s *Magic Flute*”—he could only have been well-read.

The songs presented here show to what extent Mendelssohn had a very open mind, notably as regards the new poetry defended by Heine. Both poet and musician shared a common attachment to European civilization and to the pursuit of a new, so-called Romantic sensibility which looked toward Nature and the Beyond. This curious aspect of a movement that purported to be detached from worldliness was amplified by the artists’ Judaic origin. While Heine forsook nascent Germany to become French, and especially a brilliant Parisian socialite, Mendelssohn chose to remain German.

Ironically, Mendelssohn’s most beautiful melodies weren’t written for the voice, but for solo piano, the medium of choice for the virtuoso pianist he was. From these *Lieder ohne Worte* (Songs Without Words), he was keen enough to choose a few of the opus 19 pieces, adding words to them under the opus number 19a, in effect showing the close ties between poetry and music—like Schubert and Schumann who themselves had not shied away from mixing genres.

The works presented here form a kind of panorama of Mendelssohn’s art in the medium: there are some original songs, as pretty as they are straightforward, and some reworkings of existing compositions. *Am Flügeln des Gesanges*, probably his best-known song, is the finest example of the former. As for Mendelssohn’s ease in finding publishers for his works (sets of songs were best-sellers at the time), it is not without significance that this son of a rich banker who frayed with a certain aristocracy would be inclined to make a name for himself in the popular world of song publishing (like Beethoven and Schubert before him). Schumann would do the same (partly for like reasons) with his vocal works geared toward the intimacy of bourgeois salons.

In spite of their intrinsic qualities, these songs (as charming as they may be) cannot bear comparison with the masterworks of the genre. It is not a question here of who wins in a tournament of overall superiority, but suffice it to compare the wonderful *Allnächtlich im Traum seh ich dich* with what Schumann was inspired to create the text in his *Dichterliebe*. One understands here the difference between the excellent composer of lieder Mendelssohn might have become (with or without words) and the sheer genius of his friend. Their mutual admiration keeps us from judging upon merit, but simply leads us to acknowledge a difference which makes the music just the more interesting.

PIERRE VACHON

TRANSLATED BY JACQUES-ANDRÉ HOULE

Jan Kobow

ténor | tenor

Jan Kobow est né à Berlin et débuta ses études d'orgue à la Schola Cantorum de Paris, où il obtint le Diplôme de virtuosité. Il décrocha ensuite un diplôme en orgue et en direction à la Hochschule für Musik de Hanovre, suivi immédiatement d'études vocales à Hambourg avec le professeur Sabine Kirchner. Il remporta le premier prix au 11^e Concours international Bach de Leipzig en 1998.

Il se produit régulièrement avec des chefs tels que Philippe Herreweghe, Frieder Bernius, John Eliot Gardiner, Gustav Leonhardt, Jos van Velthoven, Jeffrey Tate, Thomas Hengelbrock, Masaaki Suzuki, Robin Gritton, Hans-Christoph Rademann, Ludger Rémy, Andreas Spering, Morten Schuldt-Jensen, Marcus Creed, Howard Arman et René Jacobs, ainsi qu'avec des ensembles tels que l'Orchestre du Gewandhaus de Leipzig, le Freiburger Barockorchester et l'Akademie für alte Musik Berlin.

Il a un penchant particulier pour le lied, tout spécialement pour la chanson savante allemande de la période romantique. Il donne de nombreux récitals aux côtés de Graham Johnson, Cord Garben, Burkhard Kehring, Philipp Moll. Il donne aussi des récitals avec piano-forte aux côtés d'artistes tels que Leo van Doeselaar, Ludger Rémy et Kristian Bezuidenhout.

Comme chanteur d'opéra, il incarnait récemment Pamphilius dans une production d'*Ariadne* de Johann Georg Conradi donnée en 2003 au Boston Early Music Festival. En janvier 2004, il faisait ses débuts au Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles dans le rôle de Telemaco (*Il ritorno d'Ulisse in patria* de Monteverdi).

Jan Kobow se produit fréquemment avec l'ensemble Himlische Cantorey dont il est l'un des membres fondateurs. Il a réalisé de nombreux enregistrements commerciaux et ses récitals et concerts sont fréquemment captés pour la radio.

Jan Kobow was born in Berlin and initially studied organ (Schola Cantorum in Paris) and church music (Hanover) before taking up the study of voice at the Academy of Music in Hamburg with Sabine Kirchner. In 1998 he won 1st prize at the 11th International Bach Competition in Leipzig.

He performs with conductors such as Philippe Herreweghe, Frieder Bernius, John Eliot Gardiner, Gustav Leonhardt, Jos van Velthoven, Jeffrey Tate, Thomas Hengelbrock, Masaaki Suzuki, Robin Gritton, Hans-Christoph Rademann, Ludger Rémy, Andreas Spering, Morten Schuldt-Jensen, Marcus Creed, Howard Arman, and René Jacobs and with ensembles such as the Leipzig Gewandhaus Orchestra, the Freiburg Baroque Orchestra, and the Akademie für Alte Musik Berlin.

Jan Kobow feels a strong attachment to lied, particularly German art song of the Romantic period, and gives frequent recitals with Graham Johnson, Cord Garben, Burkhard Kehring, Phillip Moll, and other artists. He also performs with noted forte-piano specialists such as Leo van Doeselaar, Ludger Rémy, and Kristian Bezuidenhout.

As an opera singer he sang the role of Pamphilius in Johann Georg Conradi's *Ariadne* at the Boston Early Music Festival in 2003. In January 2004 he made his debut at the Théâtre Royal de la Monnaie in Brussels as Telemaco in Monteverdi's *Il ritorno d'Ulisse in patria*.

Jan Kobow also performs regularly with the Himlische Cantorey, of which he is a founding member.

Jan Kobow has been engaged for numerous CD productions and broadcasts.

Kristian Bezuidenhout

pianoforte | fortepiano

Né en 1979, Kristian Bezuidenhout débute l'étude de la musique en Australie. Il a travaillé notamment avec Rebecca Penneys, Paul O'Dette, Malcolm Bilson, Robert Levin, Arthur Haas et détient un diplôme d'études supérieures de la Eastman School of Music. En 2001, il remporte à l'âge de 21 ans le 1er prix de pianoforte de même que le Prix du public au Concours de Bruges. Premier prix prestigieux puisqu'il n'était attribué que pour la troisième fois de l'histoire du concours.

Natif d'Afrique du Sud, Bezuidenhout est un musicien polyvalent qui se fait entendre au pianoforte, au clavecin et au piano moderne en Amérique du Nord, en Europe, en Australie et en Asie. Comme chambriste, il a joué aux côtés de Giuliano Carmignola, Pieter Wispelwey, Paul O'Dette, Daniel Hope et Malcolm Bilson. Comme soliste on a pu l'entendre avec The Boston Early Music Festival Orchestra, The Handel and Haydn Society, Concerto Köln, l'Australian Brandenburg Orchestra ainsi qu'avec l'Orchestre de chambre néerlandais sous la direction de Frans Brüggen. Il donne de fréquents récitals en compagnie du ténor Jan Kobow.

Kristian s'est produit dans de nombreux festivals de musique ancienne en Europe et aux États-Unis. Ses débuts à New York et à Boston (respectivement au Carnegie Hall et au Symphony Hall) ont été accueillis avec grand enthousiasme. Bezuidenhout enseigne le pianoforte et l'interprétation de la musique du XVIII^e siècle à la Eastman School of Music de Rochester. En novembre 2006, la Fédération néerlandaise de musique et de théâtre (VSCD) désignait Kristian Bezuidenhout comme « le jeune musicien le plus audacieux de l'année ».

www.kristianbezuidenhout.com

Kristian Bezuidenhout, born in 1979, began his studies in Australia. He has worked with teachers including Rebecca Penneys, Paul O'Dette, Malcolm Bilson, Robert Levin, and Arthur Haas and completed graduate studies at the Eastman School of Music. At 21, he won the prestigious First Prize as well as the Audience Prize in the Bruges Fortepiano Competition (2001), a double honor, this being only the third time the prize has been awarded in the history of the competition.

A native of South Africa, Bezuidenhout is a versatile keyboard player who performs regularly on fortepiano, harpsichord, and modern piano in North America, Europe, Great Britain, Australia, and Asia. Collaborations have included chamber music with Giuliano Carmignola, Pieter Wispelwey, Paul O'Dette, Daniel Hope, and Malcolm Bilson; concertos with The Boston Early Music Festival Orchestra, The Handel and Haydn Society, Concerto Köln, the Australian Brandenburg Orchestra, and the Dutch Radio Chamber Orchestra under Frans Brüggen; and lied recitals with duo-partner Jan Kobow.

Kristian has appeared in early music festivals in Europe and in America. His New York and Boston debuts in Carnegie and Symphony Hall were met with unanimous critical acclaim. Bezuidenhout has served as a faculty assistant at the Eastman School of Music, where he teaches fortepiano and 18th-century performance practice. In November of 2006, Bezuidenhout was named the "Most Exciting Young Musician" by the Dutch Federation of Music and Drama (VSCD).

www.kristianbezuidenhout.com

Schwanengesang

FRANZ SCHUBERT

1. Liebesbotschaft *Ludwig Rellstab*

Rauschendes Bächlein, so silbern und hell,
Eilst zur Geliebten so munter und schnell?
Ach, trautes Bächlein, mein Bote sei du;
Bringe die Grüsse des Fernen ihr zu.

All ihre Blumen, im Garten gepflegt,
Die sie so lieblich am Busen trägt,
Und ihre Rosen in purpurner Glut,
Bächlein, erquicke mit kühlender Flut.

Wenn sie am Ufer, in Träume versenkt,
Meiner gedenkend, das Köpfchen hängt,
Tröste die Süsse mit freundlichem Blick,
Denn der Geliebte kehrt bald zurück.

Neigt sich die Sonne mit rötlichem Schein,
Wiege das Liebchen in schlummer ein.
Rausche sie murmelnd in süsse Ruh,
Flüstere ihr Träume der Liebe zu.

2. Kriegers Ahnung *Ludwig Rellstab*

In tiefer Ruh liegt um mich her
Der Waffenbrüder Kreis;
Mir ist das Herz so bang, so schwer,
Von Sehnsucht mir so heiss.

Wie hab ich oft so süss geträumt
An ihrem Busen Warm!
Wie freundlich schien des Herdes Glut,
Lag sie in meinem Arm.

Hier, wo der Flammen düstrer Schein
Ach! nur auf Waffen spielt,
Hier fühlt die Brust sich ganz allein,
Der Wehmut Träne quillt.

Herz, dass der Trost dich nicht verlässt,
Es ruft noch manche Schlacht.
Bald ruh ich wohl und schlafe fest,
Herzliebste — gute Nacht.

1. Message d'amour

Ruisseau murmurant, argenté et limpide,
Est-ce vers mon aimée que tu cours si joyeux?
Oh, cher petit ruisseau, sois mon messenger;
Porte-lui ces pensées d'amour venues de loin.

Toutes ces fleurs qu'elle cultive en son jardin
Et qu'elle porte gracieusement à son sein,
Toutes ces roses au pourpre éclatant,
Mouille-les de ton onde rafraîchissante.

Quand sur la rive, en ses songes plongée,
Pensant à moi, elle baisse la tête,
Console-la d'un regard amical,
Car bientôt son amant reviendra.

Aux feux rougeoyants du soleil couchant,
Aide ma chérie à s'endormir;
Que ton murmure lui apporte un doux repos,
Et lui souffle des rêves d'amour.

2. Pressentiments du guerrier

En un profond sommeil repose autour de moi
Le cercle de mes frères d'armes;
Et mon cœur se sent si inquiet, si lourd,
Si enfiévré de désir.

Que de fois j'ai fait de rêves si doux,
Couché sur son sein brûlant!
Le foyer nous éclairait d'une flamme amie,
Quand je la tenais dans mes bras.

Ici, une flamme aux lueurs sinistres,
N'illumine que des armes;
Ici le cœur connaît toute sa solitude,
Et une larme de détresse jaillit.

Cœur, que l'espoir ne te quitte pas,
Mainte bataille t'appelle encore.
Bientôt je pourrai me reposer et dormir;
Amie de mon cœur, bonne nuit!

1. Love's Message

Murmuring brooklet, so silvery bright,
Hurrying so lively and fast to my love.
Friendly brook, be my messenger fair,
Bring her the greetings of one from afar.

All the flowers she tends in her garden,
Which she charmingly wears on her breast;
And her roses, in purple aglow,
You, brook, refresh with cool water's flow.

When on your border she sinks in a dream,
And thinks of me beside your stream.
Comfort the sweet one with friendliest gaze,
Tell her her lover will soon be back.

When comes the sunset, with bright ruddy glow,
Sing her to sleep with your drowsy flow;
Murmur and whisper my dear to rest,
Whisper her dreams of love.

2. Warrior's Foreboding

Deep at rest around me lie
My comrades fast asleep,
My heart inside me is sad and fraught
In yearning passion steeped.

How often have I sweetly dreamt,
Close to her bosom warm!
How friendly hearth and fire-side seemed,
When she lay in my arms!

Here where the glow of dying embers
Flickers on weapons alone, alas,
Alone the heart must overflow,
In a flood of hopeless tears.

Heart, let your faith not cease or fail;
For many a battle still calls.
I'll rest, ere long, and sleep in peace;
My dearest love, good night!

3. Frühlingssehnsucht *Ludwig Rellstab*

Säuselnde Lüfte wehend so mild,
Blumiger Düfte atmend erfüllt!
Wie haucht ihr mich wonnig begrüßend an!
Wie habt ihr dem pochenden Herzen getan?
Es möchte euch folgen auf luftiger Bahn,
Wohin? Wohin?

Bächlein, so munter rauschend zumal,
Wollen hinunter silbern ins Tal.
Die schwebende Welle, dort eilt sie dahin!
Tief spiegeln sich Fluren und Himmel darin
Was ziehst du mich, sehndend verlangender Sinn,
Hinab? Hinab?

Grüssender Sonne spielendes Gold,
Hoffende Wonne bringest du hold!
Wie labt mich dein selig begrüßendes Bild!
Es lächelt am tiefblauen Himmel so mild
Und hat mir das Auge mit Tränen gefüllt,
Warum? Warum?

Grünend umkränzt Wälder und Höh.
Schimmernd erglänzet Blütenschnee
So drängt sich alles zum bräutlichen Licht;
Es schwellen die Keime, die Knospe bricht;
Sie haben gefunden, was ihnen gebricht
Und du? Und du?

Rastloses Sehnen! Wünschendes Herz,
Immer nur Tränen, Klage und Schmerz?
Auch ich bin mir schwellender Triebe bewusst!
Wer stillt mir endlich die drängende Lust?
Nur du befreist den Lenz in der Brust,
Nur du! Nur du!

3. Nostalgie printanière

Brises légères au murmure si doux,
Au souffle embaumé du parfum des fleurs !
Que de bonheur vous m'insufflez !
Que d'émou versez-vous en mon cœur tourmenté ?
Il voudrait vous suivre en votre course aérienne,
Où donc ? Où donc ?

Ruisselet si allègre et murmurant,
Descendant argenté vers la vallée,
L'onde s'enfle et voilà qu'elle déferle !
Campagnes et cieux s'y reflètent.
Quel impérieux et nostalgique désir m'attire
Plus bas ? Plus bas ?

Jeux d'or du soleil bienfaisant,
Vous apportez des promesses de bonheur,
Cette image amie me console,
Doux sourire dans le bleu profond du ciel
Et mes yeux s'embrument de larmes,
Pourquoi ? Pourquoi ?

Sur la verte ceinture des bois et des collines
Brille une neige de floraisons multicolores,
Ainsi tout aspire à un mariage de lumière ;
Les germes enflent, les bourgeons éclatent,
Ils ont trouvé ce qui leur avait manqué.
Et toi ? Et toi ?

Nostalgie sans répit ! Cœur assoiffé,
Seront-ce toujours larmes, plaintes et douleurs ?
Oh, je connais moi aussi l'impérieux désir !
Qui donc en apaisera le doux tourment ?
Toi seule peux faire reflleurir mon printemps.
Toi seule ! Toi seule !

3. Longing for Spring

Murmuring breezes, blowing so gently,
Filled with breath of fragrant flowers!
How friendly you greet me with blissful touch,
But what have you done to this fluttering heart?
It would follow you on your lofty way,
Whither? Whither?

Babbling brooklets, rushing along,
Run silver to the far valley below.
Their rippling wave hurries on,
Deeply reflecting the meadow and sky.
Why are you drawing me, my yearning heart?
Down, down?

The iridescent gold of sunshine
Welcomes, and promises hopeful bliss.
How deeply refreshing's your welcoming glance!
Smiling gently in the deep blue heavens,
And filling my eyes with the comfort of tears.
Why? Why?

Forests and hills are garlanded green,
Snow of the blossoms now glitters between,
And all Nature bursts with the life-giving light.
The seeds are swelling, the buds unfurl,
They have found what had been amiss.
And you? And you?

Restless and yearning, heart of desire,
Ever just tears, lamentation and pain?
I too am aware of the life-giving urge,
But who shall quench my longing at last?
For you alone bring spring's release,
Only you, only you!

4. Ständchen *Ludwig Rellstab*

Leise flehen meine Lieder
Durch die Nacht zu dir;
In den stillen Hain hernieder,
Liebchen, komm zu mir!

Flüsternd schlanke Wipfel rauschen
In des Mondes Licht,
Des Verräters feindlich Lauschen
Fürchte, Holde, nicht!

Hörst die Nachtigallen schlagen?
Ach, sie flehen dich!
Mit der Tone süßen Klagen
Flehen sie für mich.

Sie verstehn des Busens Sehnen,
Kennen Liebesschmerz,
Rühren mit den Silbertönen
Jedes weiche Herz.

Lass auch dir die Brust bewegen
Liebchen, höre mich,
Bebend harr ich dir entgegen!
Komm, beglücke mich!

5. Aufenthalt *Ludwig Rellstab*

Rauschender Strom, brausender Wald,
Starrender Fels mein Aufenthalt.
Wie sich die Welle an Welle reiht,
Fließen die Tränen mir ewig erneut.
Hoch in den Kronen wogend sich's regt,
So unaufhörlich mein Herze schlägt,
Und wie des Felsen uraltes Erz,
Ewig derselbe bleibet mein Schmerz.

4. Sérénade

Doucement dans la nuit s'élève
Vers toi la prière de mes chants;
Dans la campagne silencieuse,
Amie, descends me rejoindre !

Tout bas, les sveltes cimes murmurent
Dans la clarté lunaire.
Et il n'est de regards perfides,
Belle, que tu puisses craindre.

Entends-tu le chant des rossignols ?
Hélas, c'est une supplique,
Par leurs voix doucement plaintives
Ils t'implorent pour moi.

Ils comprennent la nostalgie
Et la peine d'amour ;
Et leurs sons argentés émeuvent
Tous les cœurs sensibles.

Que ton sein s'émeuve de même,
Bien aimée, entends-moi ;
Tout tremblant, vers toi je me hâte ;
Viens et rends-moi heureux !

5. Séjour

Torrent murmurant, forêt bruisante,
Roc escarpé, lieux de mon séjour.
Comme la vague succède à la vague,
Toujours se renouvelle le flot de mes larmes.
La haute couronne des arbres s'agite ;
De même mon cœur ne cesse de battre.
Et tel l'immémorial airain du roc,
Mon mal éternellement demeure.

4. Serenade

Softly pleading come my songs
Across the night to you!
Down to the still copse entreating,
Darling, come to me!

Whispering slender treetops
Rustle in the moonlit glade.
Don't, my love, be afraid
Of the eavesdropper's betrayal.

Nightingales, you hear them singing?
Ah, they beg of thee,
With their notes and sweet complaining,
Entreating you for me!

Well they know the heart's desire,
And well know the lover's pain,
Touching with their silver lyre
Every tender heart.

Let also your heart be moved,
Love, oh, hear me now!
With throbbing heart I here await thee!
Come, and gladden me!

5. My Abode

Raging river, stormy forest,
Unyielding rock my resting place.
As rolling wave follows wave to the shore,
So my tears keep flowing.
As on high the tree-tops shake,
My heart now pounds unceasingly,
And like the rock's most ancient ore,
My pain remains as before!

6. In der Ferne *Ludwig Rellstab*

Wehe, dem Fliehenden, Welt hinaus Ziehenden,
Fremde durchmessenden, Heimat vergessenden,
Mutterhaus hassenden, Freunde verlassenden
Folget kein Segen, ach! auf ihren Wegen nach!

Herze, das seh nende, Auge, das tränende,
Sehnsucht, nie endende, heimwärts sich wendende!
Busen, der wallende, Klage, verhallende.

Abendstern, blinkender, hoffnungslos sinkender!

Lüfte, ihr säuselnden, Wellen, sanft kräuselnden,
Sonnenstrahl, eilender, nirgend verweilender.
Die mir mit schmerze, ach! dies treue Herze brach.
Grüsst von dem Fliehenden, Welt hinaus ziehenden.

7. Abschied *Ludwig Rellstab*

Ade, du muntre, du fröhliche Stadt, ade!
Schon scharret mein Rösslein mit lustigem Fuss;
Jetzt nimm noch den letzten, den scheidenden Gruss.
Du hast mich wohl niemals noch traurig gesehen,
So kann es auch jetzt nicht beim Abschied geschehn.
Ade, du muntre, du fröhliche Stadt, ade!

Ade, ihr Bäume, ihr Gärten so grün, ade!
Nun reit ich am silbernen Strome entlang,
Weit schallend ertönet mein Abschiedsgesang;
Nie habt ihr ein trauriges Lied gehört,
So wird euch auch keines beim Scheiden beschert.
Ade, ihr Bäume, ihr Gärten so grün, ade!

Ade, ihr freundlichen Mägdlein dort, ade!
Was schaut ihr aus blumenumduftetem Haus
Mit schelmischen, lockenden Blicken heraus?
Wie sonst, so grüss ich und schau' mich um,
Doch nimmer wend ich mein Rösslein um.
Ade, ihr freundlichen Mägdlein dort, ade!

Ade, liebe Sonne, so gehst du zur Ruh, ade!
Nun schimmert der blinkenden Sterne Gold.
Wie bin ich euch Sternlein am Himmel so hold;
Durchziehn wir die Welt auch weit und breit,
Ihr gebt überall uns das treue Geleit.
Ade, liebe Sonne, so gehst du zur Ruh, ade!

6. Au loin

Malheur à qui fuit, qui parcourt l'univers !
En terre étrangère, oubliant leur patrie,
Haïssant leur foyer, délaissant leurs amis,
Hélas ! le bonheur n'est jamais pour ceux-là.

Cœur en détresse, yeux pleins de larmes,
Nostalgie infinie du pays natal !
Le sein se gonfle, la plainte expire,
L'étoile du soir clignote et s'éteint sans espoir.

Souffles de la brise, doux liserés des vagues,
Rayon mouvant du soleil qui sur rien ne te poses,
À celle qui, hélas, fit à mon cœur une peine mortelle,
Portez le salut de l'exilé, de l'errant sur cette terre.

7. Adieu

Adieu ! Ô ville animée, joyeuse, adieu !
Déjà mon petit cheval trépigne d'un sabot impatient;
Reçois donc à présent mon ultime message.
Jamais encore tu ne m'as vu triste,
Qu'il en soit donc de même au moment des adieux.
Adieu ! Ô ville animée, joyeuse, adieu !

Adieu, ô vous arbres, jardins si verts, adieu !
Je chevauche à présent le long d'un flot argenté.
Et l'écho porte au loin les accents de mon chant d'adieu;
Vous n'avez jamais entendu de chanson triste,
On ne vous en infligera pas en prenant congé.
Adieu, ô vous arbres, jardins si verts, adieu !

Adieu, aimables filles jolies de là-bas, adieu !
Que regardez-vous donc, de votre maison fleurie,
Lançant ces œillades espiègles et enchanteresses ?
Comme naguère, je salue et tourne la tête vers vous,
Mais quant à tourner mon cheval, jamais plus !
Adieu, aimables filles jolies de là-bas, adieu !

Adieu, cher soleil, t'apprêtant au repos, adieu !
Voilà que scintille tout l'or des étoiles,
Que je vous sais gré, ô étoiles du ciel,
Parcourant de concert notre vaste univers,
Vous nous êtes toujours des guides fidèles.
Adieu, cher soleil, t'apprêtant au repos, adieu !

6. Far Away

Woe to those far away, away in the world astray,
Traveling far lands and forgetting their homes,
Hating their mother's house, leaving their friends;
No blessing follows them on their way.

Ah, how their poor hearts will yearn,
And tearful eyes turn homeward;
Bosom overflowing, dying lament,
Hopelessly sinks the faint evening star.

Whispering breezes, waves gently rippling,
Sunrays flitting, never lingering.
To the one who grievously broke this true heart,
Greetings from the fugitive who wanders the world.

7. Farewell

Adieu, you gay, happy town, adieu!
My pony and I are both eager to go;
So take now my last and final farewell!
You have never seen me with woe-begone heart,
Nor shall you now at my parting
Adieu, you gay, happy town, adieu!

Adieu, trees and gardens green, adieu!
Now I will ride by the silvery streams,
From far away echoes my song of farewell.
My songs have ever been bright and gay,
So that is the kind I am singing today.
Adieu, trees and gardens green, adieu!

Adieu, you friendly maidens, adieu!
Why do you look out from your flower-girt house
With roguish, enticing eyes?
As always, I greet you and smile as I pass,
But don't turn my pony back, alas!
Adieu, you friendly maidens, adieu!

Adieu, dear setting sun, adieu!
The shining stars now shimmer like gold.
How fond I'm of you, heavenly stars;
Wherever we roam the world afar,
You are, every one, my true-hearted friends.
Adieu, dear setting sun, adieu!

Ade, du schimmerndes Fensterlein hell, ade!
Du glänzest so traulich mit dämmerndem Schein,
Und ladest so freundlich ins Hüttchen uns ein.
Vorüber, ach! ritt ich so manches Mal,
Und wär es denn heute zum letzten Mal
Ade, du schimmerndes Fensterlein hell, ade!

Ade, ihr Sterne, verhüllet euch grau, ade!
Des Fensterlein trübes, verschimmerndes Licht,
Ersetzt ihr unzähligen Sterne uns nicht;
Darf ich hier nicht weilen, muss hier vorbei,
Was hilft es, folgt ihr mir noch so treu!
Ade, ihr Sterne, verhüllet euch grau, ade!

8. Das Fischermädchen *Heinrich Heine*

Du schönes Fischermädchen,
Treibe den Kahn ans Land;
Komm zu mir und setze dich nieder,
Wir kosen Hand in Hand.

Leg an mein Herz dein Köpfchen,
Und fürchte dich nicht zu sehr;
Vertraust du dich doch sorglos
Täglich dem wilden Meer!

Mein Herz gleicht ganz dem Meere,
Hat Sturm und Ebb und Flut,
Und manche schöne Perle
In seiner Tiefe ruht.

9. Am Meer *Heinrich Heine*

Das Meer erglänzte weit hinaus
Im letzten Abendscheine;
Wir sassen am einsamen Fischerhaus,
Wir sassen stumm und alleine.

Der Nebel stieg, das Wasser schwoll,
Die Möwe flog hin und wieder;
Aus deinen Augen liebevoll
Fielen die Tränen nieder.

Adieu, claire petite fenêtre qui scintille, adieu !
Ta clarté intermittente est pour moi pleine de sens ;
Tu m'invites si gentiment dans la maisonnette.
Maintes fois, hélas, j'ai chevauché devant cette fenêtre,
Et cette fois-ci serait donc la dernière ?
Adieu, claire petite fenêtre qui scintille, adieu !

Adieu, étoiles, voilez-vous de gris ! Adieu !
La lumière faible, clignotante, de cette fenêtre,
Vous ne pouvez, innombrables étoiles, me la remplacer ;
Je ne puis m'attarder, il me faut aller plus loin,
Que sert donc de me suivre si fidèlement ?
Adieu, étoiles, voilez-vous de gris ! Adieu !

8. La jeune pêcheuse

Ô ma jolie pêcheuse,
Amarre ton canot !
Viens t'asseoir près de moi,
Causons la main dans la main.

Sur mon cœur pose ta tête, mignonne,
Et ne t'alarme pas trop ;
Insouciant, qui te confies
Chaque jour à la sauvage mer.

Mon cœur à la mer est semblable,
Il a ses tempêtes, ses flux et reflux,
Et mainte belle perle
En ses profondeurs repose.

9. Au bord de la mer

La mer étendait au loin son éclat,
Aux dernières lueurs du soir ;
Seuls, près d'une maison de pêcheur isolée,
Nous étions assis en silence.

La brume montait, les vagues s'enflaient ;
Une mouette voltigeait, inlassable ;
Et des larmes pleines d'amour
Jaillissaient de tes yeux.

Adieu, little window inviting and bright, adieu!
You shine with so cosy and gentle a light,
Bidding me stop for a visit tonight.
Many's the time that I thus rode past;
Can this be really the last?
Adieu, little window inviting and bright, adieu!

Adieu, you stars, and put on your grey veils, adieu!
For no matter how bright and many you be,
You can never equal that window for me!
If I can't tarry and must onward ride,
Wherever you follow, you cannot console!
Adieu, you stars, and put on your grey veils, adieu!

8. The Fishermaiden

Fairest fishermaiden,
Come, row your boat to shore!
Come and join me, sit down here,
And hand in hand we'll dally.

Lay your head upon my heart,
And be not afraid of me!
Remember that you entrust yourself
Every day to the stormy sea!

My heart is like the ocean,
Knowing storm and ebb and flow,
And many a lovely pearl
Rests in its depth below.

9. By the Sea

The sea shone, boundless,
In the dying evening's rays.
We sat at the lonely fisherman's hut,
Silent and alone.

The mists rose, the waters swelled,
The gull flew to and fro;
From your loving eyes
The sweet tears fell.

Ich sah sie fallen auf deine Hand
Und bin aufs Knie gesunken;
Ich hab von deiner weissen Hand
Die Tränen fortgetrunken.

Seit jener Stunde verzehrt sich mein Leib,
Die Seele stirbt vor Sehnen;
Mich hat das unglückselige Weib
Vergiftet mit ihren Tränen.

10. Die Stadt *Heinrich Heine*

Am fernen Horizonte
Erscheint, wie ein Nebelbild,
Die Stadt mit ihren Türmen,
In Abenddämmerung gehüllt.

Ein feuchter Windzug kräuselt
Die graue Wasserbahn;
Mit traurigem Takte rudert
Der Schiffer in meinem Kahn.

Die Sonne hebt sich noch einmal
Leuchtend vom Boden empor,
Und zeigt mir jene Stelle,
Wo ich das Liebste verlor.

11. Der Doppelgänger *Heinrich Heine*

Still ist die Nacht, es ruhen die Gassen,
In diesem Hause wohnte mein Schatz;
Sie hat schon längst die Stadt verlassen,
Doch steht noch das Haus auf demselben Platz.

Da steht auch ein Mensch und starrt in die Höhe,
Und ringt die Hände vor Schmerzengewalt;
Mir graust es, wenn ich sein Antlitz sehe —
Der Mond zeigt mir meine eigne Gestalt.

Du Doppelgänger, du bleicher Geselle!
Was äffst du nach mein Liebeslied,
Das mich gequält auf dieser Stelle
So manche Nacht, in alter Zeit?

Je les vis tomber sur ta main
Et je mis genou à terre;
Et, au creux de ta blanche main,
Je m'abreuvai de tes larmes.

Depuis lors, une flamme consume mon corps;
De désir, mon âme agonise.
Cette femme infortunée m'aura
Empoisonné de ses larmes.

10. La ville

À l'horizon lointain
Paraît comme un brumeux mirage.
La ville avec toutes ses tours
Enveloppe l'ombre du soir.

Une brise humide trouble
La nappe grise des eaux.
Le batelier dans ma barque
Rame sur un rythme dolent.

Le soleil une fois encore
S'élève, éclairant le sol,
Et me montre la place même
Où périt tout ce que j'aimais.

11. Le double

La nuit est muette, les ruelles reposent,
En cette maison vivait mon amour;
Depuis longtemps cette femme est partie,
Mais la maison, elle, est toujours là.

Là aussi est un homme, les yeux haut levés,
Tordant ses mains sous l'emprise de la douleur;
Je frémis à l'aspect de son visage,
La lune me révèle mes propres traits.

Ô toi, mon double, mon blême camarade!
Qu'as-tu donc à singer ma peine d'amour
Qui m'avait torturé sur ces mêmes lieux,
Ô combien de nuits, dans les temps anciens?

I saw them fall upon your hand,
And sank down on my knees.
From your white hand
I drank the tears away.

Since that hour my body is consumed,
My soul expires with longing;
Your tears of love, unhappy woman,
Have poisoned my heart.

10. The Town

Upon the far horizon,
Appears, like a misty image,
The town with its turrets
Enshrouded in twilight.

A damp gust of wind
Ripples the grey waters;
With mournful strokes
The boatman rows on with me.

The sun once more rises,
Luminous, from the earth,
And shows me the spot
Where my beloved was lost to me.

11. The Ghostly Double

Still is the night, and the streets are at peace,
Where in yonder house lived my beloved.
She left the town a long time ago,
Yet the house still stands as it stood before.

There stands a man, staring upwards
And wringing his hands in the grips of pain.
I shudder now as I see his face—
For the moonlight shows me my very self.

You, my double, you ghostly companion,
Why are you aping the anguish
That tortured me in this very place,
So many a long night ago?

12. Ihr Bild *Heinrich Heine*

Ich stand in dunkeln Träumen
Und starrte ihr Bildnis an,
Und das geliebte Antlitz
Heimlich zu leben begann.

Um ihre Lippen zog sich
Ein Lächeln wunderbar
Und wie von Wehmutstränen
Erglänzte ihr Augenpaar.

Auch meine Tränen flossen
Mir von den Wangen herab.
Und ach! ich kann es nicht glauben,
Dass ich dich verloren hab!

13. Der Atlas *Heinrich Heine*

Ich unglücksel'ger Atlas! Eine Welt,
Die ganze Welt der Schmerzen muss ich tragen.
Ich trage Unerträgliches, und brechen
Will mir das Herz im Leibe.

Du stolzes Herz, du hast es ja gewollt!
Du wolltest glücklich sein, unendlich glücklich,
Oder unendlich elend, stolzes Herz,
Und jetzo bist du elend!

12. Son portrait

En proie à de sombres rêves, debout,
Je fixais son portrait;
Et le bien-aimé visage
S'anima d'une vie secrète.

Ses lèvres ébauchèrent
Un merveilleux sourire,
Et comme des larmes de peine
Illuminèrent ses yeux.

Mes larmes aussi jaillirent,
Retombant de mes joues,
Hélas ! Je ne puis croire
Que je t'aie vraiment perdue.

13. Atlas

Infortuné que je suis ! Infortuné Atlas !
Un univers, tout l'univers des souffrances,
Voilà ce que je dois porter,
Je porte l'insupportable, et mon cœur
Voudrait se briser au-dedans de moi.

Cœur orgueilleux, tu l'as bien voulu !
Tu te voulais heureux, heureux infiniment,
Ou infiniment misérable, cœur trop fier ;
Et à présent te voilà misérable.

12. Her Picture

I stood in sad dreaming,
Gazing at your portrait,
When your beloved image
Came mysteriously to life.

Upon your lips
Appeared a wondrous smile,
And tears of longing
Shone full from your eyes.

And my tears too,
Flowed down my cheeks.
Ah! I cannot believe
That I have lost you.

13. Atlas

Ah me! unlucky Atlas,
The whole world of anguish I must bear!
I bear what is not to be borne,
And my heart is nigh to breaking.

You, stubborn heart, you willed it so,
You wished for happiness, infinite happiness,
Or else infinite wretchedness, stubborn heart,
And now you have your anguish!

14. Die Taubenpost *Johann Gabriel Seidl*

Ich hab eine Brieftaub in meinem Sold,
Die ist gar ergeben und treu,
Sie nimmt mir nie das Ziel
Zu kurz, und fliegt auch nie vorbei.

Ich sende sie viel tausendmal
Auf Kundschaft täglich hinaus,
Vorbei an manchem lieben Ort
Bis zu der Liebsten Haus.

Dort schaut sie zum Fenster heimlich hinein,
Belauscht ihren Blick und Schritt,
Gibt meine Grösse scherzend ab
Und nimmt die ihren mit.

Kein Briefchen brauch ich zu schreiben mehr,
Die Träne selbst geb ich ihr.
Oh, sie verträgt sie sicher nicht,
Gar eifrig dient sie mir.

Bei Tag, bei Nacht, im Wachen, im Traum
Ihr gilt das alles gleich,
Wenn sie nur wandern, wandern kann,
Dann ist sie überreich.

Sie wird nicht müd, sie wird nicht matt,
Der Weg ist stets ihr neu;
Sie braucht nicht Lockung, braucht nicht Lohn,
Die Taub ist so mir treu.

Drum heg ich sie auch so treu an der Brust,
Versichert des schönsten Gewinns;
Sie heisst — die Sehnsucht!
Kennt ihr sie? Die Botin treuen Sinns.

14. La colombe messagère

Pour mon courrier, j'emploie une colombe,
Elle m'est dévouée et fidèle.
Jamais son vol ne se pose en deçà
Ni au delà du but.

Je l'envoie mille et mille fois
En reconnaissance quotidienne,
Survolaient maint lieu cher à mon cœur,
Vers la maison de la plus chère.

Par la fenêtre en secret, elle observe,
Épie son regard, sa démarche,
Transmet gaiement mes tendres saluts
Et ensuite m'apporte les siens.

Je n'ai désormais nulle lettre à écrire,
Mes larmes, voilà mon envoi.
Ma colombe est certaine de ne pas l'égarer,
Tant elle met de zèle à me servir.

Le jour ou la nuit, le rêve ou la veille,
Pour elle c'est tout un
Pourvu qu'elle vole et vole encore,
La voilà plus que comblée.

Jamais fatiguée, jamais épuisée,
Tout chemin lui paraît neuf.
Elle n'a besoin ni d'appât ni de salaire,
Tant ma colombe m'est fidèle.

Fidèle moi aussi, je la presse sur mon sein,
Assuré du gain le plus beau.
Elle a nom : nostalgie. La connaissez-vous,
Cette messagère de la fidélité ?

14. The Pigeon Post

The carrier pigeon in my employ
Is faithful, devoted and true,
She never stops short of journey's end,
Nor ever goes beyond.

I send her out each day to scout
A thousand missions or more,
Past many a beloved spot
Right to my dear one's door.

There she peers stealthily through the window,
Eavesdropping on every look and step,
Then gaily gives my greetings,
And brings back hers to me.

I need not write any letters now,
I even give her my tears;
She is certain not to misplace them,
She serves me zealously.

By day, by night, awake, in dreams—
To her it is all the same,
As long as she can fly my post,
None is rich as she.

She never tires, never flags,
Nor wearies on her way,
Needs no inducement, no reward,
That pigeon is a friend, so true.

I cherish her fondly, holding her closely to my breast,
Sure of a fine reward.
Her name is "Longing"—know you her?
The messenger of love.

15. Reiselied *Heinrich Heine*

Der Herbstwind rüttelt die Bäume,
Die Nacht ist feucht und kalt;
Gehüllt im grauen Mantel
Reite ich einsam, einsam im Wald.

Und wie ich reite, so reiten
Mir die Gedanken voraus;
Sie tragen mich leicht und luftig
Nach meiner Liebsten Haus.

Die Hunde bellen, die Diener
Erscheinen mit Kerzengeflirr;
Die Wendeltreppe stürm' ich
Hinauf mit Sporengeklirr.

Im leuchtenden Teppichgemache,
Da ist es so duftig und warm,
Da harret meiner die Holde,
Ich fliege in ihren Arm!

Es säuselt der Wind in den Blättern,
Es spricht der Eichenbaum:
„Was willst Du, törichter Reiter,
Mit Deinem törichtem Traum?“

16. Morgengruß *Heinrich Heine*

Über die Berge steigt schon die Sonne,
Die Lämmerherde läutet von fern:
Mein Liebchen, mein Lamm, meine Sonne und Wonne,
Noch einmal sah ich dich gar zu gern!

Ich schaue hinauf mit spähender Miene,
„Leb' wohl, mein Kind, ich wandre von hier!“
Vergebens! es regt sich keine Gardine;
Sie liegt noch und schläft und träumt von mir.

15. Chant de voyage (AUDITORIUM DU LOUVRE)

Le vent d'automne agite les arbres,
La nuit est humide et froide;
Enveloppé dans un manteau gris,
Je chevauche seul, seul dans la forêt.

Et comme je chevauche,
Les pensées me précèdent;
Elles m'emportent, léger comme l'air,
Vers la maison de ma bien-aimée.

Les chiens aboient, les serviteurs
Paraissent avec des bougies tremblotantes,
Et je m'élanche dans l'escalier tournant
Avec un cliquetis d'éperons.

La chambre allumée est si
Embaumée et si chaude;
Là m'attend la belle,
Et je me précipite dans ses bras!

Le vent frémit dans les feuilles,
Et le chêne dit:
« À quoi bon, cavalier insensé,
Ces rêves insensés ? »

16. Salut matinal (AUDITORIUM DU LOUVRE)

Le soleil se lève au-dessus des montagnes,
Et l'on entend au loin un troupeau de moutons;
Mon amour, mon agneau, mon soleil, mon bonheur,
Comme j'aimerais te revoir encore!

Je lève les yeux vers ta fenêtre:
« Adieu mon enfant, je pars ! »
Mais en vain ! Pas un rideau ne bouge;
Elle repose encore, elle dort et rêve de moi.

15. Traveling Song (MARTY LUCAS)

The autumn wind shakes the trees,
The night is damp and cold;
Wrapped in a grey coat
I ride alone in the forest.

And while I'm riding,
My thoughts rush forward;
They carry me, light and easily,
To the house of my beloved.

The dogs bark, the servants
Appear with flick'ring candles,
I run up the winding stairs
With jingling spurs.

The lighted room
Is so fragrant and warm;
There my sweetheart awaits me,
And I throw myself into her arms!

The wind murmurs through the leaves,
The oak-tree speaks:
"What is it you want, you foolish rider,
With your foolish dreams?"

16. Morning Greetings (MARTY LUCAS)

The sun is already climbing over the hills,
I hear the flock of lambs far away;
My darling, my love, my sunshine and joy,
I would like to see you one more time.

I look upward, searching,
"Farewell, my child, I travel from here!"
In vain! No curtain moves,
She is still asleep, and dreaming of me.

17. Allnächtlich im Traume seh' ich dich *Heinrich Heine*

Allnächtlich im Traume seh' ich dich
Und sehe dich freundlich grüßen,
Und laut aufweinend stürz' ich mich
Zu deinen süßen Füßen.

Du siehst mich an wehmütiglich
Und schüttelst das blonde Köpfchen;
Aus deinen Augen schleichen sich
Die Perletränenröpfchen.

Du sagst mir heimlich ein leises Wort
Und gibst mir den Strauß von Zypressen.
Ich wache auf, und der Strauß ist fort,
Und's Wort hab' ich vergessen.

18. Auf Flügeln des Gesanges *Heinrich Heine*

Auf Flügeln des Gesanges,
Herzliebchen, trag ich dich fort,
Fort nach den Fluren des Ganges,
Dort weiß ich den schönsten Ort;

Dort liegt ein rotblühender Garten
Im stillen Mondenschein,
Die Lotosblumen erwarten
Ihr trautes Schwesterlein.

Die Veilchen kichern und kosen,
Und schau'n nach den Sternen empor,
Heimlich erzählen die Rosen
Sich duftende Märchen ins Ohr.

Es hüpfen herbei und lauschen
Die frommen, klugen Gazellen,
Und in der Ferne rauschen
Des heiligen Stromes Well'n.

Dort wollen wir niedersinken
Unter dem Palmenbaum,
Und Liebe und Ruhe trinken,
Und träumen seligen Traum.

17. Chaque nuit je te vois en rêve (AUDITORIUM DU LOUVRE)

Chaque nuit je te vois en rêve
M'adresser un sourire,
Et je me jette tout en pleurs
À tes pieds adorés.

Tu me regardes avec tristesse,
Secoues ta blonde tête
Tandis que de tes yeux jaillissent
Les perles de tes larmes.

En me glissant un mot tout bas
Tu m'offres un bouquet de cyprès.
Je m'éveille : point de bouquet,
Et du mot je n'ai souvenir.

18. Que les ailes de ce chant (AUDITORIUM DU LOUVRE)

Que les ailes de ce chant
Nous emportent, mon aimée,
Jusque sur les bords du Gange !
Là, je sais un lieu magique.

Dans la paix du clair de lune
S'étend un jardin vermeil
Où maintes fleurs de lotus
Attendent leur jeune sœur.

Les violettes rient et jasetent
En regardant les étoiles ;
Les roses tout bas se contentent
Quelque parfumée légende.

D'un bond, les fines gazelles
Accourent, dressent l'oreille ;
On entend bruire au loin
Les eaux du fleuve sacré.

Puissions-nous là, étendus
Sous la voûte de ces palmes,
Goûter l'amour, le repos,
Faire le plus doux des rêves !

17. Nightly I see you in my dreams (PAUL HINDEMITH)

Nightly I see you in my dreams
And I see you greet me, friendly,
And crying out loudly, I throw myself
At your sweet feet.

You look at me sorrowfully
And shake your dear, blond head;
From your eyes sneak forth
The pearly teardrops.

You say a soft word to me secretly,
And give me a branch of the cypress;
I awake, and the branch is gone,
And I have forgotten the word.

18. On wings of song (MARTY LUCAS)

On wings of song,
My love, I'll carry you away
To the fields of the Ganges
Where I know the most beautiful place.

There lies a red-flowering garden,
In the serene moonlight,
The lotus-flowers await
Their beloved sister.

The violets giggle and cherish,
And look up at the stars,
The roses tell each other secretly
Their fragrant fairy-tales.

The gentle, bright gazelles,
Pass and listen;
And in the distance murmurs
The waves of the holy stream.

There we will lay down,
Under the palm-tree,
And drink of love and peacefulness
And dream our blessed dream.

19. Gruß *Heinrich Heine*

Leise zieht durch mein Gemüt
Leibliches Geläute;
Klinge, kleines Frühlingslied,
Kling hinaus ins Weite.

Zieh' hinaus bis an das Haus,
Wo die Veilchen sprießen;
Wenn du eine Rose schaut,
Sag, ich lass sie grüßen.

20. Neue Liebe *Heinrich Heine*

In dem Mondenschein im Walde
Sah ich jüngst die Elfen reiten,
Ihre Hörner hört ich klingen,
Ihre Glöcklein hört ich läuten.

Ihre weißen Rößlein trugen
Goldne Hirschgeweih und flogen
Rasch dahin; wie wilde Schwäne
Kam es durch die Luft gezogen.

Lächelnd nickte mir die Königin,
Lächelnd im Vorüberreiten.
Galt das meiner neuen Liebe?
Oder soll es Tod bedeuten!

19. Salut

Doucement à travers mon être
Passe le pur son des cloches,
Sonne, petit chant printanier,
Résonne dans le lointain !

Envole-toi jusqu'à la maison
Où poussent les violettes ;
Si tu vois une rose,
Dis-lui que je la fais saluer !

20. Amour nouveau (AUDITORIUM DU LOUVRE)

Au clair de lune, dans la forêt,
Je vis récemment les elfes à cheval,
J'entendis leurs cors sonner,
J'entendis leurs clochettes tintinnabuler.

Leurs blancs coursiers
Portaient des bois de cerf dorés
Et filaient comme des cygnes sauvages
Traversant les airs.

La reine me salua de la tête en souriant,
Elle passa devant moi en souriant.
S'agirait-il d'un nouvel amour ?
Ou serait-ce la mort ?

19. Greeting

A sweet sound of bells
Tolls softly through my being,
Ring out, tiny song of spring,
Ring out into the distance.

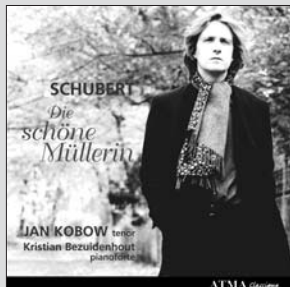
Take flight all the way to the house
Where the violets are in bloom;
And if you see a rose,
Tell it that I send it my greeting.

20. New Love (MARTY LUCAS)

In the moonlit forest
I watched the elves a-riding,
I heard their horns sound
I heard their bells ring.

Their white horses, with
Golden antlers, flew on
Swiftly, like white swans
Traveling through the air.

The queen nodded at me and smiled,
Smiled, as she rode overhead;
Was it because of my new love?
Or does it mean death?



PARU CHEZ ATMA

SCHUBERT • DIE SCHÖNE MÜLLERIN

Jan Kobow

TÉNOR | *TENOR*

Kristian Bezuidenhout

PIANOFORTE | *FORTEPIANO*

ACD2 2315

Réalisation, enregistrement et montage / *Produced, recorded, and edited by: Johanne Goyette*
Andreaskirche, Berlin (Allemagne)

Du 5 au 8 novembre 2005 / *November 5-8, 2005*

Pianoforte / *Fortepiano: Paul McNulty* d'après / *after* Conrad Graf, op. 318, ca 1819, cc-f4

Photo de couverture / *Cover photo: © Getty images, Darrel Gulin, Tundra swan (Cygnus columbianus bewickii) close-up*

Révision du livret / *Proofreading: Jacques-André Houle*

Graphisme / *Graphic design: Diane Lagacé*

